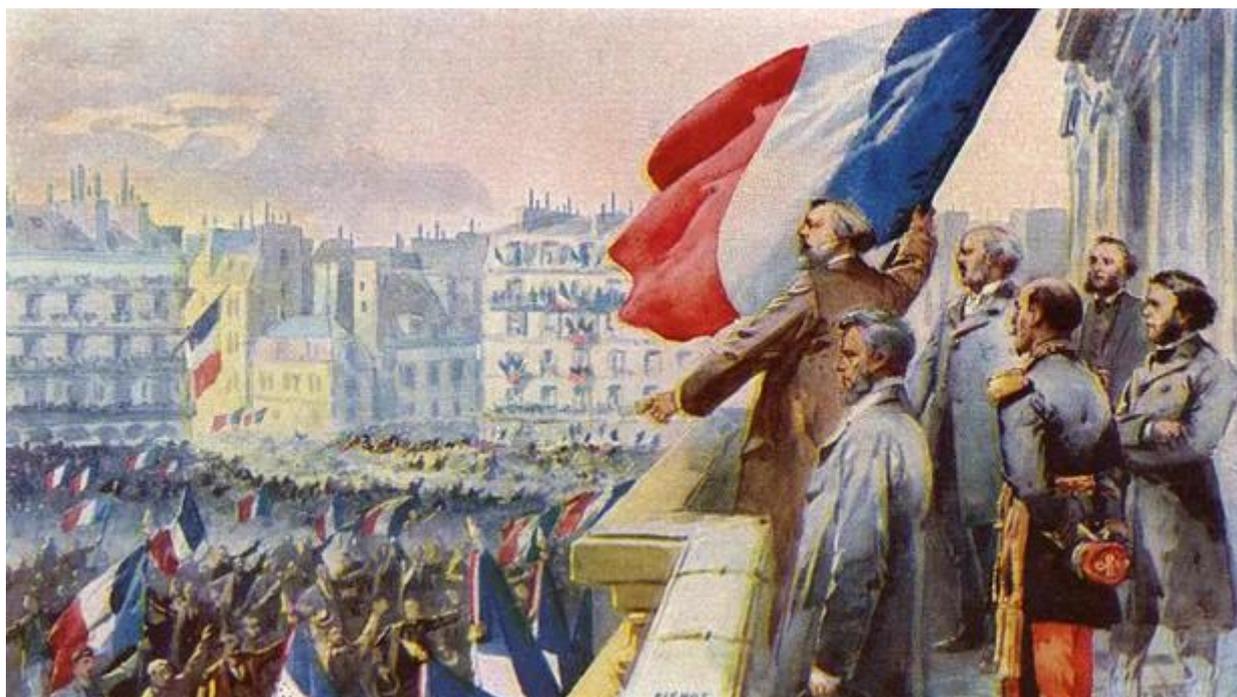


LA COMMUNE

Il y a 150 ans, du 18 mars au 28 mai 1871, notre pays a connu pendant 72 jours un mouvement insurrectionnel et patriotique écrasé dans le sang par le gouvernement d'Adolphe THIERS.

LA DÉFAITE FRANCAISE DE 1870



Léon Gambetta, député de Paris, proclame la République au balcon de l'Hôtel de ville de Paris le 4 septembre 1870.

Le 4 septembre 1870, le corps législatif annonce la déchéance de NAPOLÉON III avant de proclamer la République à la demande de Jules FAVRE.

L'Empereur a été obligé de capituler devant Sedan encerclé.

Le siège de Paris par les Prussiens commence avec une effroyable famine. On a mangé les chiens, les chats, les animaux du Jardin des Plantes. Les rats se vendent à prix d'or. Le peuple meurt de faim.

Depuis trop longtemps les ouvriers travaillent onze heures par jour, sept jours par semaine pour des salaires de misère. La pauvreté voisine l'indigence.

Déjà en 1848, le peuple s'est soulevé. La répression a été violente.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Paris, 4 septembre 1870, 8 heures 6 minutes.

*A MM. les Préfets, Sous-Préfets, Gouverneur général de l'Algérie et Généraux
et à toutes les stations télégraphiques de France.*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

La déchéance a été prononcée au Corps législatif. La République a été proclamée à l'Hôtel-de-Ville. Un Gouvernement de défense nationale composé de onze Membres, tous Députés de Paris, a été constitué et ratifié par l'acclamation populaire.

Les noms sont :

EMMANUEL ARAGO. CREMIEUX. JULES FAVRE. LEON GAMBETTA. GARNIER-PAGES. JULES FERRY.	GLAIS-BIZOIN. EUGÈNE PELLETAN. ERNEST PICARD. HENRI ROCHEFORT. JULES SIMON.
--	--

Le Général TROCHU est à la fois maintenu dans ses pouvoirs de gouverneur de Paris et nommé Ministre de la guerre en remplacement du général Palikao.

Pour le Gouvernement de défense nationale,
Le Ministre de l'Intérieur,
Léon GAMBETTA.

Paris - Dépêche, Imprimerie BENEYET, place de l'Hôtel-de-Ville, 4.

Avant la fin du Second Empire, un fort parti républicain s'est vu renforcé par le mouvement ouvrier. Dans les grandes villes, Le Creusot, Lyon, Marseille, Rouen ... les classes laborieuses font grève.

PARIS

La capitale est assiégée, affamée et grelotte car l'hiver est particulièrement rigoureux et n'en finit pas.

Les Parisiens n'acceptent pas l'armistice après la capitulation de BAZAINE à Metz. C'est la consternation et la colère. On refuse de reconnaître le gouvernement de l'Assemblée Nationale à majorité monarchiste.

L'assemblée quitte Paris et se réfugie à Versailles (un symbole!) le 10 mars 1871.

Le 18 mars, les troupes gouvernementales escaladent la Butte Montmartre pour s'emparer des 227 canons payés par les Parisiens.

La population et les gardes nationaux furieux s'y opposent. C'est l'émeute !



227 canons, qui avaient été financés par des dons patriotiques des parisiens afin de défendre la capitale durant la guerre franco-prussienne, étaient demeurés aux mains des habitants qui les avaient postés dans des lieux stratégiques comme à Belleville et sur la butte Montmartre (à l'emplacement où sera construite la basilique du Sacré cœur) surplombant la capitale. Le 18 mars, les militaires envoyés par le gouvernement se préparent à reprendre les canons mais ils se heurtent aux gardes nationaux ainsi qu'aux habitants de la butte Montmartre dont de nombreuses femmes et parmi elles, l'institutrice Louise Michel. Les parisiens parviennent ainsi à conserver la butte Montmartre. Ailleurs, à Belleville et à la Villette, les opérations de reprises des armes échouent également et des soldats mettent crossent en l'air

Deux généraux, THOMAS et LECONTE, sont fusillés.

Les ouvriers, les petits commerçants, les artisans se révoltent. Quartier après quartier, Paris s'enflamme.

Adolphe THIERS s'est déjà enfui à Versailles « *On ne pactise pas avec les assassins !* ».

ADOLPHE THIERS



THIERS est un petit homme de 1,55m, à la voix nasillarde et à la figure ingrate. Cet avocat marseillais surnommé « ADOLPHE PREMIER » par dérision, ambitieux, nouveau Rastignac, monte à Paris.

Il a une revanche à prendre après la ruine de sa famille.

Il devient journaliste d'opposition, de gauche qu'on nomme à l'époque libérale.

Il est l'amant de Mme DOSNE, femme fortunée qui croit en ce petit homme aux qualités intellectuelles certaines. Pour mieux se l'attacher, elle lui fait épouser sa fille. Curieux ménage à trois.

THIERS bénéficie de la protection de TALLEYRAND « le grand prédateur de la scène internationale », âgé de 70 ans. Critiqué pour le choix de son protégé, TALLEYRAND répond « *THIERS n'est pas un parvenu, il est arrivé !* ».

Élève boursier au lycée de Marseille (1806), Adolphe Thiers étudie le droit à Aix-en-Provence, où il se lie avec l'historien Auguste Mignet. Reçu avocat en 1820, il monte à Paris, où Mignet le protège. Il donne des articles de politique ou de critique historique

THIERS travaille énormément. Le journalisme paie peu alors il écrit « L'Histoire de la Révolution Française », « L'Histoire de l'Empire ». Il devient copropriétaire du journal « Constitutionnel » en 1824 puis du « National » avec Armand CARREL.

En 1830, CHARLES X, le Roi Ultra, tente de restaurer l'ancien régime. Il se veut Roi absolu en bâillonnant les urnes et en muselant la presse.

C'est l'explosion.

Trois jours de révolte qui resteront sous le nom des Trois Glorieuses, instaurant une monarchie constitutionnelle avec LOUIS-PHILIPPE. Le Roi règne mais ne gouverne pas.



CHARLES X Musée CARNAVALET (détail)



LOUIS-PHILIPPE dans la galerie des Batailles, par Franz Xavier Winterhalter, 1841. Château de Versailles

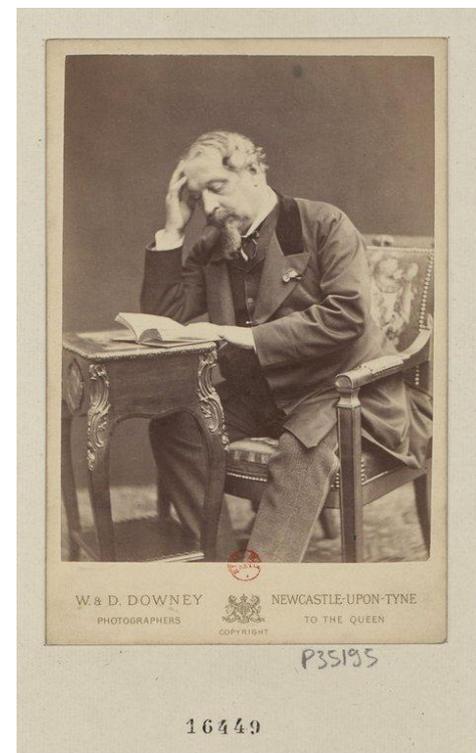
Pour son aide, THIERS se retrouve au Conseil d'État et député des Bouches du Rhône.

A la mort de Casimir PERIER, mort du choléra en 1830, THIERS devient ministre de l'Intérieur.

Contre le coup d'état de NAPOLÉON III, il s'éloigne du pouvoir du Second Empire pour revenir dès 1871 chef du pouvoir exécutif.

Victor HUGO n'aime pas THIERS qu'il qualifie de « singe ». Il lui reproche son intransigeance dans la Commune « *THIERS a jeté l'étincelle sur la poudrière* ».

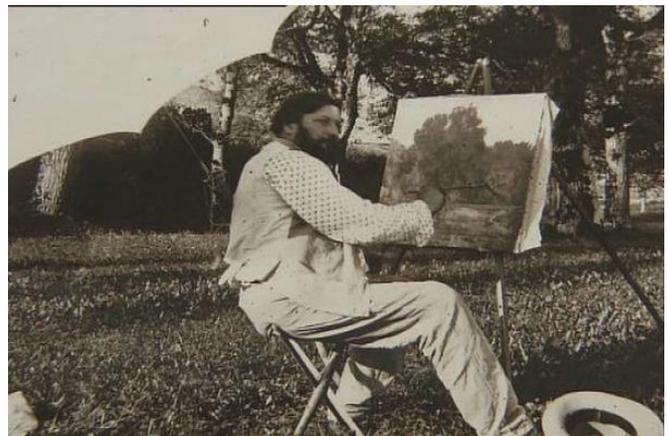
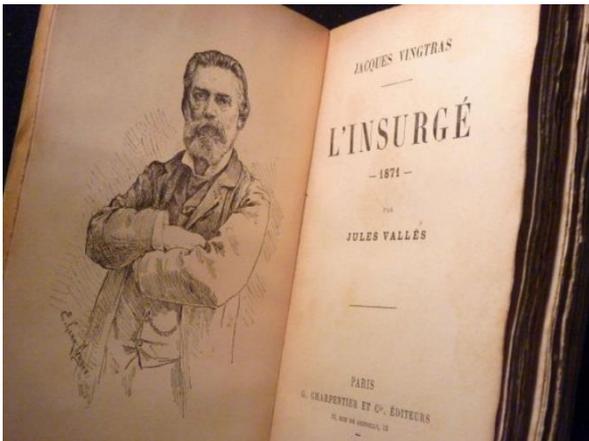
Napoléon III lisant



LA SEMAINE SANGLANTE

Paris élit le Conseil de la Commune inspiré du passé révolutionnaire de 1789. Dans les grandes villes de province se constituent des Communes. On reprend le drapeau rouge et le calendrier républicain.

Des clubs révolutionnaires se créent comme celui de la Révolution animé par Louise MICHEL, la Vierge Rouge.



Jules VALLES le journaliste du « Cri du peuple » et le peintre Gustave COURBET représentent les Indépendants.

La Commune, élue à faible participation car beaucoup de Parisiens affolés par les événements sont partis, revendique :

- l'amélioration des conditions de vie des prolétaires.
- l'émancipation des femmes.
- le droit de vote des femmes.
- l'union libre.
- la liberté de la presse

Pour les Communards, la gestion de l'État se révèle compliquée : les fonctionnaires, les juges, les enseignants ... ont suivi le gouvernement à Versailles.

Le peuple excédé par tant de misère s'en prend aux institutions. Les destructions commencent :

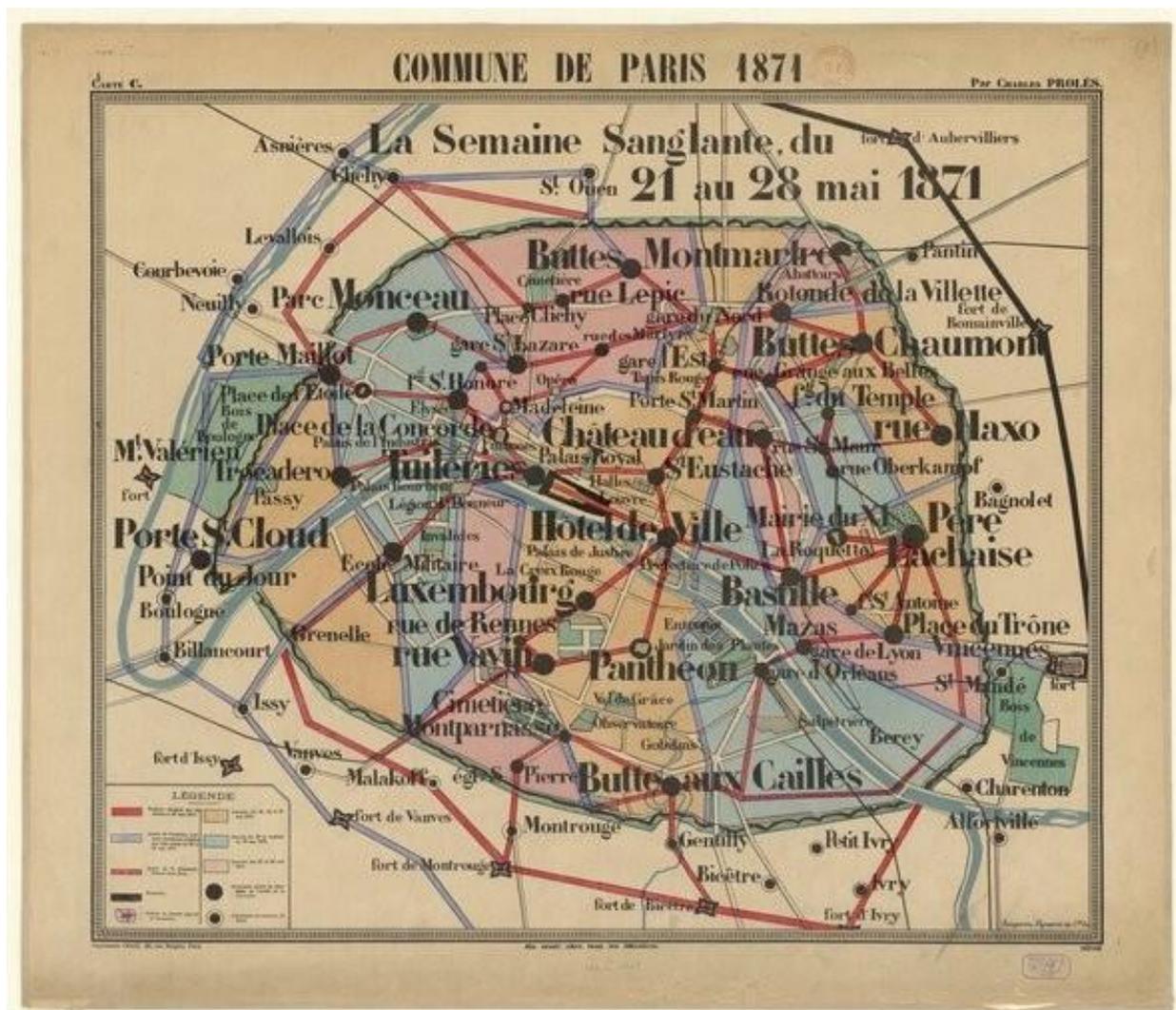
- Le palais des Tuileries détruit par les flammes.
- La bibliothèque du Louvre en cendres.
- Le Palais d'Orsay en ruines.
- Le Palais-Royal en feu.
- L'Hôtel de Ville dont les archives sont totalement anéanties. Par chance, on a conservé les plans datant de la Renaissance et le bâtiment pourra être reconstruit « à l'identique ».

Les émeutiers au passage démolissent l'hôtel particulier d'Adolphe THIERS. Il saura se faire rembourser par la République !

Gustave COURBET participe au déboulonnement de la colonne Vendôme coulée par NAPOLÉON Ier avec les canons conquis à l'ennemi en 1809. Poursuivi par la justice, le peintre devra s'exiler.

Le 21 mai, les troupes de THIERS, les Versaillais, fortes de 130.000 soldats commandés par MAC MAHON, le vaincu de Sedan, attaquent la Commune et pénètrent dans Paris.

La Garde Nationale, mal commandée, compte 170.000 hommes et femmes sur les barricades, exaltés mais indisciplinés et peu préparés à la guerre. Car c'est effectivement un combat de guerre civile.



Du 21 mai au 28 mai 1871, la « Semaine Sanglante » fait 35.000 victimes dont 20.000 fusillés, 1300 condamnés à de lourdes peines de prison, 3043 déportés au bagne, 100.000 disparus ... et combien d'exilés non comptabilisés.



CLEMENCEAU, jamais avare d'un bon mot, s'exclame « *THIERS, bourgeois borné et cruel, s'enfoncé sans broncher dans le sang* ».

La répression est sanglante et féroce. Gaston de GALLIFET « le marquis aux talons rouges » y gagne le surnom de « boucher de la Commune ».



C'est une guerre sans trêve ni pitié que je déclare à ces assassins

On a « cherché dans la terreur une sécurité qu'on n'a pas trouvé dans la force ».

Parmi les déportés en Nouvelle-Calédonie, on trouve Louise MICHEL. Jules VALLES pourra s'échapper du bagne.

LE BILAN

Le parti révolutionnaire a été décapité dans le sang. C'est certes une défaite complète mais la cruelle répression donne déjà naissance à un mythe. « *La première bataille du Travail contre le Capital* » dira Jean JAURES.

Les 147 fusillés du Père LACHAISE figurent sur le mur des Fusillés où leurs noms restent gravés à jamais.



Paroles de Jules Jouy sur l'air de « La chanson des Peupliers » de F. Doriat (30 mai 1887).

*Ornant largement la muraille,
Vingt drapeaux rouges assemblés
Cachent les trous de la mitraille
Dont les vaincus furent criblés.
Bien plus belle que la sculpture
Des tombes que bâtit l'orgueil,
L'herbe couvre la sépulture
Des morts enterrés sans cercueil.
Ce gazon, que le soleil dore,
Quand mai sort des bois réveillés,
Ce mur que l'histoire décore,
Qui saigne encore,
C'est le tombeau des fusillés. (Bis)
Autour de ce tombeau sans bronze etc.*

En 1909, dans l'ouest du square Samuel de Champlain, créé en 1888 entre le cimetière du Père Lachaise et l'avenue Gambetta, est installé le Mur aux victimes des Révolutions réalisé par Paul MOREAU-VAUTHIER avec les pierres originales du Mur des Fédérés portant encore les impacts des balles.

En 1876, CLEMENCEAU et RASPAIL, députés, demandent une amnistie qui ne sera votée qu'en 1880.

Adolphe THIERS continuera sa trajectoire jusqu'à devenir le Premier Président de la III^{ème} République. Il démissionnera deux ans plus tard espérant vainement être rappelé.

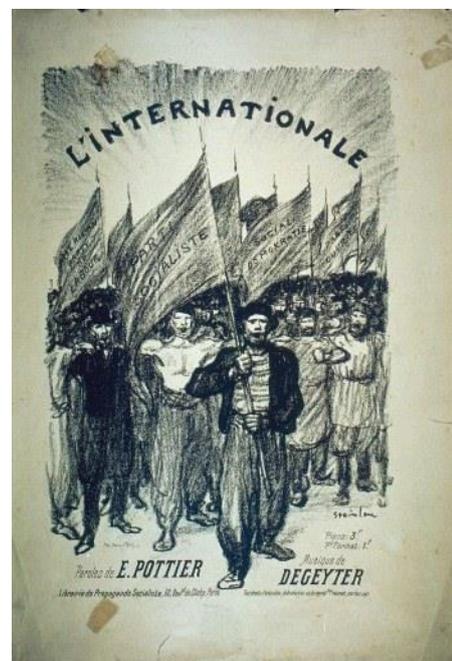
Il nous reste aussi deux chants indissociables de la Commune :

- L'INTERNATIONALE reprise par les révolutionnaires russes en octobre 1917. Ce chant reste le symbole de toutes les révolutions.

Le chant ouvrier était à l'origine un poème dédié à un militant de la Commune de Paris. Il a fait l'objet de plusieurs versions, et patienté dix-sept ans avant d'être mis en musique. (Hymne national de l'URSS

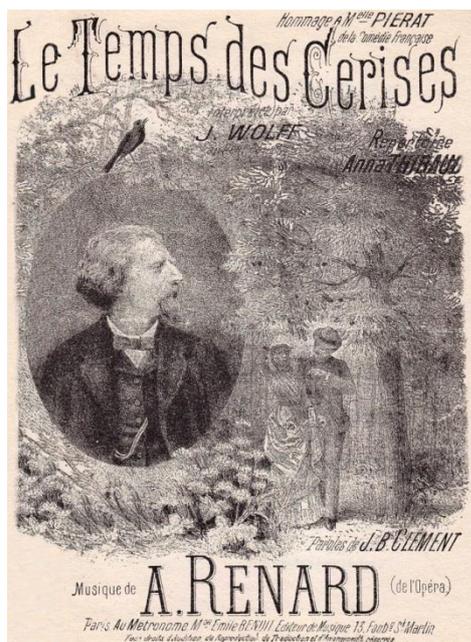
Théophile Alexandre Steinlen. – «L'Internationale» (1888)

Coll. Musée de L'histoire vivante Montreuil





Lithographie, musée CARNAVALET, Paris.

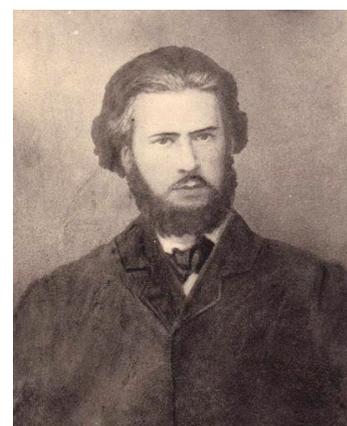


- Et la si belle et nostalgique chanson « LE TEMPS DES CERISES » de Jean-Baptiste CLÉMENT, communard qui se battit aux côtés de VARLIN et de FERRE, l'amour platonique de Louise MICHEL.

Cette chanson était chantée par les révolutionnaires de 1871. Ils la fredonnaient encore attachés sur le poteau d'exécution avant d'être fusillés. On la crut longtemps dédiée à Louise MICHEL. Elle est un peu oubliée aujourd'hui mais elle reste le symbole de la Commune réprimée dans le sang

*Cerises d'amour aux robes pareilles
Tombant sous la feuille en gouttes de sang.*

J B CLEMENT, T. FERRÉ, H. FERRÉ et E. VARLIN.





Le dimanche 28 mai 1871, alors que tout Paris était au pouvoir de la réaction victorieuse, quelques hommes luttèrent encore dans la rue Fontaine-au-Roi.

"Il y avait là, mal retranchés derrière une barricade, une vingtaine de combattants, parmi lesquels se trouvaient les deux frères FERRÉ, le citoyen GAMBON, des jeunes gens de dix-sept à vingt ans et des barbes grises qui avaient échappé aux fusillades de 48 et au massacre du coup d'état.

"Entre onze heures et midi, nous vîmes venir à nous une jeune fille de vingt à vingt-deux ans qui tenait un panier à la main. Nous lui demandâmes d'où elle venait, ce qu'elle venait faire et pourquoi elle s'exposait ainsi ?

"Elle nous répondit avec la plus grande simplicité qu'elle était ambulancière et que la barricade de la rue SAINT-MAUR étant prise, elle venait voir si nous n'avions pas besoin de ses services.

Elle s'appelait Louise MICHEL.



Beaucoup de Communards ont peut-être vu les cerisiers en fleurs, peu en ont vu les fruits.